Sappho

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Menschenrecht : Blätter zur Aufklärung gegen Ächtung und Vorurteil**

Band (Jahr): **10 (1942)**

Heft 9

PDF erstellt am: **20.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-563273

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

SAPPHO

Athis a Sappho

Je jure, Sappho, que je ne veux plus t'aimer! Lève-toi, pour l'amour de nous, fais sortir du lit ton tendre corps tant aimé! Dans l'eau, tel un lis immaculé au bord d'une fontaine, après avoir dépouillé ta robe de Chios, baigne-toi. Et que Cléis, tirant de tes coffres une chemise safran, te la passe, puis une robe pourpre. Jette sur toi ton manteau, ceins ta tête de fleurs. Et viens, éclatante de cette beauté qui me trouble. Praxinoa fera griller des châtaignes et je les ajouterai au déjeuner des vierges, car c'est d'un dieu que nous vient ce bonheur. Oui, en vérité, c'est aujourd' hui qu'à Mitylène, la plus aimée des villes, Sappho, la plus belle des femmes, a promis de s'en retourner avec nous comme une mère avec ses enfants.

—

A une aimée

Il me semble l'égal des dieux, cet homme qui vis-à-vis de toi s'assied, et de près écoute ta douce voix et ton rire enchanteur! Ah! mon coeur, dans ma poitrine, en est blessé. Car dès que je te vois, aussitôt la voix me manque, ma langue se brise, et sous ma peau se glisse un feu subtil. Mes yeux ne voient plus. Mes oreilles bourdonnent. La sueur m'inonde. Un tremblement me saisit toute. Je suis plus verte que l'herbe. Et, inerte, je me vois, peu s'en faut, mourir! Mais il faut se résigner à tout, puisque privée...

—

Tais-toi, mon coeur, tu ne sauras plus faire jaillir pour moi un chant d'Adonis dont la beauté plaise à la Déesse; le déshonorant Désir et Aphrodite, la conquérante des coeurs, t'ont privé de voix, et Peitho, qui tue les pensées, a versé sur tes esprits l'insidieux nectar de sa fiole d'or.

—

Immortelle Aphrodite au trône étincelant, fille de Zeus, tisseuse d'intrigues, je te supplie de ne plus accabler mon coeur d'amertume et d'angoisse, ô Souveraine!

—

Mais viens ici, puisque jadis, en d'autres lieux, tu as, de loin, entendu mes appels; après avoir attelé ton char d'or, quittant le palais de ton père, tu es venue.

Deux beaux cygnes rapides te guidaient, des battements précipités de leurs ailes, tout autour de la sombre terre, du haut du ciel à travers l'éther.

Tu es venue vite, alors. Et toi, ô Bienheureuse, un sourire sur tes lèvres immortelles, tu me demandais quel était mon mal, pourquoi je t'invoquais, et ce que désirait mon coeur douloureux. „Quelle est celle qu'il faut te conduire aujourd'hui pour t'aimer? Qui donc, ô Sappho, t'a blessée?"

„Car si elle te fuit, bientôt elle te reviendra; si elle refuse tes présents, bientôt elle t'en offrira, et si elle ne t'aime pas, bientôt elle t'aimera, malgré elle."

Viens encore une fois! Délivre-moi de mes cruels soucis! Ce que mon coeur désire voir s'accomplir, fais que cela soit, et sois toi-même mon allié.!

—

... Congyla me dit: „Ne sais-tu rien? Ou tes yeux ont-ils vu quelque signe?" — „Mais certainement, lui répondis-je, Hermès est venu me trouver en songe, et je lui ai dit: „O, Maître, je suis entièrement perdue! car, je le jure par la Bienheureuse Déesse, je ne me soucie plus rien, et le désir m'a prise d'être morte et de voir, humides et couverts de lotus, les rivages de l'Achéron."

—

Reviens-moi, je t'en prie, cette nuit même, ô Congyla, mon bouton de rose, et apporte ta cithare lydienne. Mon désir de nouveau t'entoure! Ta robe même m'a transportée, quand je t'ai vue? Et j'en suis heureuse. Car moi-même j'ai naguère adressé des reproches à la déesse de Chypre; et je forme des voeux...

—

... Car tu es venue chez moi l'autre jour et tu as chanté pour moi, et c'est pour cette raison que je suis venue. Oh, parle-moi! Descends, et laisse-moi jouir de ta beauté; car nous sommes sorties à pied et nous voici proches, tu le sais bien. Mais renvoie au plus vite tes esclaves, et que les dieux me donnent tout ce qu'ils m'ont réservé...

Idylle tunisienne

Dans son autobiographie „Si le grain ne meurt" André Gide nous raconte ce charmant petit épisode d'un voyage en Tunisie, qu'il a fait en compagnie de son ami Paul Laurent. Cependant, à cette époque l'auteur ne s'était pas encore avoué ses penchants d'homoérotes. Nous trouvons d'autant plus curieux ce déploiement de charme et de séduction dont l'auteur a été l'objet et qu'il nous donne dans le récit suivant. Ric.

— Paul, à de certaines heures, me quittait pour s'en aller peindre; mais je n'étais pas si dolent que je ne pusse parfois le rejoindre. Du reste, durant tout le temps de ma maladie, je ne gardai le lit, ni même la chambre, un seul jour. Je ne sortais jamais sans emporter manteau et châle: sitôt dehors, quelque enfant se proposait à me les porter. Celui qui m'accompagna ce jour-là était un tout jeune arabe à peau brune, que déjà les jours précédents j'avais remarqué parmi la bande des vauriens qui fainéantisait aux abords de l'hôtel. Il était coiffé de la chéchia, comme les autres, et portait directement sur la peau une veste de grosse toile et de bouffantes culottes tunisiennes qui faisaient paraître plus fines